

Cette bonne Mère Générale, femme d'un esprit vraiment supérieur et dont le zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, n'est égalé que par la prudence et la persévérance énergique avec laquelle elle entreprend et poursuit la réalisation de ses projets, et qui n'a d'autre ambition que de faire le bien sous quelque forme que ce soit, ses œuvres le témoignent assez, comprend, comme tous ceux qui suivent attentivement le mouvement social et économique de notre époque, que pour rétablir l'équilibre entre les diverses classes de la société qui menace de se dissoudre, il faut par tous les moyens possibles diminuer le nombre des ouvriers et des ouvrières des villes dont la gêne, causée par le manque de travail et des habitudes en tout point condamnables, est en partie du moins, la source première de toutes ces convulsions qui mettent le monde en péril, et pour cela, enrayer l'émigration rurale, en remettant en honneur chez la femme les travaux de la ferme, en lui apprenant l'économie domestique et en lui assurant autant que possible, un avenir honorable à la campagne.

Je me suis demandé depuis, si, envisagé à ce point de vue, un orphelinat agricole pour les jeunes filles n'aurait pas son utilité dans notre pays.—Vous n'ignorez pas qu'il a déjà été question d'établir une maison de ce genre pour les garçons dans un de nos, principaux districts ruraux. Mais comme pour cela il faudrait l'aide du gouvernement, et que les gouvernements, suivant le proverbe italien : *Chi va piano va Sano*, ne sont jamais pressés dans ces sortes d'affaires, il est à craindre que ce projet ne soit pas accompli de sitôt. Un tel orphelinat pour les filles serait bien plus facilement réalisable.

Et quel bien cela ne ferait-il pas ?

Nos législateurs s'évertuent, sans beaucoup de résultat, à faire des lois pour arrêter le courant de l'émigration aux Etats-Unis et favoriser le repatriement de nos compatriotes. Jamais nos évêques, aidés de leur clergés n'ont travaillé avec autant de zèle à entraîner dans nos forêts encore incultes l'excédant de population de nos vieilles paroisses et à rendre l'agriculture prospère. Malgré tous ces efforts réunis, la colonisation marche à pas de tortue, nos campagnes s'appauvrissent et l'émigration suit son cours.

Les causes de ce mal devenu chronique sont multiples. On est cependant unanime à en reconnaître deux principales : un dégoût de plus en plus prononcé pour le travail pénible des champs et surtout du défrichement, et les habitudes du luxe qui envahit notre classe agricole dans une proportion alarmante. Les fils de nos cultivateurs ne travaillent presque plus. Vous savez ce qui se